

GASTON HIRSCH

---

LE PRÉJUGÉ

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE



---

LE JOUR

OU

*UN MALHEUREUX CARACTÈRE*

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

---

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15

A. BOURDILLIAT & C<sup>e</sup>

éditeurs

M DCCC LX

1860

Les juifs que ma comédie met en scène sont des gens comme il faut, tels que nous en montre par centaines la société moderne.

Pour tous ses membres de croyances diverses identité de langage, de tenue, de costume.

Les comédiens auront l'intelligence et le bon goût de ne pas dénaturer la vérité des caractères en affublant mes personnages, de par la tradition du Pont-Neuf, des ridicules travers de mise, de gestes, d'intonation dont pouvait s'amuser la grossièreté d'un autre âge.

## PERSONNAGES

JACOB MACABERT.

NOÉMI MACABERT, sa femme.

MAURICE, leur fils adoptif.

DE BLONAY.

ÈVE DE BLONAY, sa fille.

ABRAHAM, domestique de Macabert.

La scène se passe de nos jours dans un salon d'hôtel, aux bords de mer.

# LE PRÉJUGÉ

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MACABERT, M<sup>me</sup> MACABERT, mise recherchée ;  
puis ABRAHAM.

MACABERT, avec colère.

Madame Macabert, on sait déjà que nous sommes  
juifs ! (Il sonne fortement.)

M<sup>me</sup> MACABERT.

Et voilà qui va nous faire quitter les bains de  
mer, où depuis trois semaines...

MACABERT, à Abraham qui paraît au fond.

Ibrahim, prépare les bagages. Nous retournons à  
Paris. (Abraham sort.) (A M<sup>me</sup> Macabert.) On sait mainte-  
nant que nous sommes juifs, te dis-je, il faut partir.  
Allons à Paris, la seule ville où, perdus dans la  
foule, on nous laisse vivre en repos...

M<sup>me</sup> MACABERT.

Oui, la province est sans pitié pour nous ;

cependant, mon ami, combien je suis chagrine de m'éloigner d'ici. Ce séjour est vraiment enchanteur; mais une bonne pensée me console, sais-tu?

MACABERT.

Quelle pensée?

M<sup>me</sup> MACABERT.

Maurice, notre enfant adoptif, que Dieu permet à notre domestique de recueillir des mains de juifs proscrits...

MACABERT.

Pauvres gens ! ils fuyaient l'injuste, l'inhospitalière Allemagne.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Ce fils de parents que nous n'avons jamais vus...

MACABERT.

Comme ta sollicitude l'a élevé dignement dans la religion de nos pères !

M<sup>me</sup> MACABERT.

Maurice, toute ma joie enfin, Maurice m'effraye. Un fol amour le mine, le consume. Ève...

MACABERT.

Elle est ravissante, la fille de notre voisin (il indique la porte de droite); je sais tout cela et je le déplore. Ah! c'est un homme d'honneur ce M. de Blonay! mais son intelligence est étrangement dénaturée par ce qu'il appelle « son respect pour l'opinion publique. »

M<sup>me</sup> MACABERT.

Eh bien! en partant nous l'arracherons à cette atmosphère séductrice, et si je me prive du plaisir de rester ici, j'en goûterai un bien plus grand...

MACABERT.

Celui de faire une bonne action?

M<sup>me</sup> MACABERT.

N'est-ce pas ton avis, Jacob?

MACABERT.

Ne me nomme pas Jacob, M. de Blonay pourrait entendre. Il ignore que nous sommes juifs, lui!

M<sup>me</sup> MACABERT.

Encore! il est absurde, n'ayant rien à se repro-

cher, de dissimuler ainsi. Fais-toi musulman, mais aie le courage de ne pas le cacher.

MACABERT.

Mon amie, on peut être musulman, on ne peut pas être juif. On admet l'un parce qu'il est, on nie l'autre...

M<sup>me</sup> MACABERT.

Parce qu'il n'ose pas être.

MACABERT.

Parce qu'il ne sait pas être. Le monde croit que nous naissons juifs à la condition de nous changer en autre chose. Rester soi-même et en avoir conscience est qualifié d'impuissance et d'imbécillité. « Je n'ai jamais vu de juifs, me disait un Anglais, ça doit marcher, manger, dormir autrement que nous. Peut-il bien en exister? »

M<sup>me</sup> MACABERT.

Regardez-moi, aurais-je répondu.

MACABERT.

Il m'eût ri au nez. Aussi pour son repos le Machabée est devenu Macabert, et la figure judaïque de notre vieux Abraham celle du Turc Ibrahim.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Quelle folie !

MACABERT.

Folie!... Enfant, mes camarades de collège m'ont vingt fois fendu le front à coups de pierre et d'écaillés d'huître. Le voilà, criaient-ils en m'apercevant, et j'étais martyrisé jusqu'à ce qu'ils vissent la *couleur* de mon sang.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Pauvre ami ! personne ne te secourait ?

MACABERT.

J'étais juif.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Les cruels !

MACABERT.

Jeune homme, j'allais à Rome. Je vis le *Ghetto*. Il pleuvait à torrents ce jour-là. Un petit réduit ne pouvait abriter qu'une personne ; deux individus à la fois s'y réfugièrent. Le plus vigoureux se débarrassa de son concurrent d'une façon fort ingénieuse.



M<sup>me</sup> MACABERT.

Voyons ! que fit-il ?

MACABERT.

Il lui asséna, sans dire mot, un coup à la tempe et l'étendit mort à ses pieds.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Mort !

MACABERT.

Les voisins battirent des mains...

M<sup>me</sup> MACABERT.

Est-ce possible ?

MACABERT.

Oui, il venait de tuer un juif.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Mais c'est affreux !

MACABERT.

Homme fait, je voyageai en Autriche. A l'entrée d'un gros bourg je distinguai du fond de ma berline

un vieillard couché sur le bord de la route poussiéreuse. Il mourait de soif et de faim. Je fus quatre heures à le ramener à la vie. Alors il me montra d'une main sa bourse modestement garnie et de l'autre l'enseigne d'un cabaret. J'y lus ces mots<sup>1</sup> : « Ici n'entrent ni chiens ni juifs. » Inutile, je suppose, de t'apprendre, mon amie, de quelle religion était le malheureux... Et voilà comment et pourquoi je m'appelle Macabert.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Cette souffrance des nôtres...

MACABERT.

Cette suprême injustice qui nous frappe en masse met un abîme entre l'opresseur et nous. Que dis-je ? elle seule suffirait à détruire toute idée de rapprochement.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Sans cela, vois, mon ami, y aurait-il union mieux assortie que celle de Maurice et d'Ève, deux beaux enfants s'aimant avec tant d'ardeur et tant de réserve ?

1. *Textuel.*

MACABERT.

Le respect à la tradition reçue peut s'affaiblir un jour, mais qu'un mariage par suite d'apostasie soit prospère, jamais ! L'âne sous la peau du lion est toujours un âne, le juif renégat est toujours un juif ; et fût-il le plus aimant, le plus honnête, le plus prodigue des maris, il arrive un moment où sa délicieuse compagne sait lui rappeler qu'il est juif.

M<sup>me</sup> MACABERT.

Avec reproche ?

MACABERT.

Avec mépris. Le reproche étonnerait, le mépris écrase. Mais laissons cela, Noémi ; il est temps de prévenir Maurice de notre départ. Veux-tu te charger de cette délicate mission ?

M<sup>me</sup> MACABERT.

Oui. Nous avons des mots qui consolent, nous autres femmes.

(Elle sort à gauche.)

## SCÈNE II.

MACABERT, puis ABRAHAM.

MACABERT.

Excellente amie ! Elle souffre d'avance du chagrin de son fils. Le plus triste cadeau que la nature puisse nous donner, c'est de nous faire naître avec un cœur sensible. (Il sonne. — Abraham paraît au fond.) Eh bien ?

ABRAHAM.

Monsieur, tout est prêt.

MACABERT.

As-tu soldé les fournisseurs ?

ABRAHAM.

Soldé ! mais Monsieur m'avait dit de les payer ?

MACABERT.

Oui, et largement.

ABRAHAM.

Très-largement.

MACABERT.

On te disait merci ?

ABRAHAM.

Naturellement, Monsieur.

MACABERT.

De quelle manière ?

ABRAHAM.

Mais... de la manière ordinaire.

MACABERT.

Voyons un peu.

ABRAHAM.

Un merci de marchand !

MACABERT.

Allons, dans leur air y avait-il de la considération  
ou de la moquerie ?

ABRAHAM.

Mieux que cela, de l'ébahissement.

MACABERT, à part.

Je me mets cent pieds de ridicule sur la tête.  
(Haut.) En t'éloignant, entendais-tu si l'on parlait  
de toi ?

ABRAHAM.

Oh oui ! « Il a dans la figure quelque chose de  
singulier pour un Turc. »

MACABERT, avec colère.

Que leur importe ?

ABRAHAM.

« S'il n'était Turc on jurerait qu'il est juif. »

MACABERT, à part.

Je n'oserai plus sortir.

ABRAHAM.

Et puis que d'étrangetés sur mon nez !

MACABERT.

Ton nez ? (A part.) Morbleu ! je n'avais pas pensé au  
mien.

ABRAHAM.

Mon nez me trahit, voyez-vous. C'est un nez de juif que le bon Dieu m'a donné. Il veut que les enfants de sa race bien-aimée soient reconnus partout. Ce nez est la chose que je peux le moins rendre turque; mon bon maître, vous n'en changerez pas la forme; alors dans votre nouvelle demeure laissez-moi Abraham, s'il vous plaît : n'est pas Turc qui veut, allez !

MACABERT, souriant.

Bien ! nous y réfléchirons. Envoie-moi mon fils.

ABRAHAM, à part.

Pauvre Maurice !... Ah ! si l'on savait !...

(Il sort à gauche.)

SCÈNE III.

MACABERT, puis MAURICE.

MACABERT.

Sa mère l'aura préparé sans doute.

MAURICE, entrant par la gauche.

Mon père, nous partons !

MACABERT, sévèrement.

Pourquoi cet œil en feu et cette parole brève?  
Maurice, oublies-tu devant qui tu es?

MAURICE.

Je n'oublie rien, mon père, rien. Mon cœur déborde de reconnaissance et d'affection pour vous et pour ma mère. Le sang qui coule dans mes veines, je vous le dois; le généreux mouvement vers celui qui souffre, je vous le dois; les moyens de me faire estimer des hommes, je vous les dois. La vie, le bien-être, le goût du beau, l'amour du juste, je vous dois tout. Votre humanité vous a donné un fils, votre désintéressement un autre vous-même. Mais j'ai vu Ève, mon père, j'ai vu Ève et n'ai plus ma raison. Je brûle, je m'irrite et cherche dans les pleurs un introuvable soulagement.

MACABERT, doucement.

Tu l'aimes?

MAURICE.

Si je l'aime!

(Il sanglote et cache sa tête dans les bras de Macabert.)

MACABERT, vivement ému.

Comment se laisser aller à aimer une femme qu'on sait d'avance...



MAURICE.

N'obtenir jamais? Le fruit défendu fascine, c'est l'éternelle tentation offerte à l'homme. Croyez-vous que je ne me répétais pas qu'Ève était chrétienne?

MACABERT.

Cela m'eût suffi à moi pour fuir une dangereuse influence.

MAURICE.

Croyez-vous que je n'ai pas lutté avec énergie? Hélas! mon énergie était faiblesse, et, vous le dirai-je sans honte, j'étais heureux de cette faiblesse; ma lâcheté faisait ma joie.

MACABERT.

Tais-toi! tais-toi!

MAURICE.

Je suis à charge à vous et à moi-même, mon père. Je me débats avec douleur dans le cercle d'impossibilités où je suis entré. Je veux m'éloigner d'Ève, mais plus encore je veux rester près d'elle. Je ne la quitterai pas, il est trop tard.

MACABERT.

Maurice !

MAURICE.

Pas de colère, mon père. Votre colère serait juste, mais frapperait à faux.

MACABERT.

Maurice !

MAURICE.

Ma résolution est prise. Entre le crime de vous abîmer dans le chagrin et le malheur de perdre celle que j'aime, il y a le parti du désespoir.

MACABERT, hors de lui.

Maurice ! Maurice !

(Il sort par le fond en courant.)

MAURICE, seul.

Il fuit pour ne pas entendre et pour ne pas maudire... Ah ! je suis infâme !

## SCÈNE IV.

MAURICE, ÈVE entrant par la porte de droite.

ÈVE.

Maurice !

MAURICE.

Ève ! oh ! venez, mon cœur se brise !

ÈVE.

Dieu ! cette pâleur !...

MAURICE.

Ève, mon père va partir.

ÈVE.

Mais vous ?

MAURICE.

Moi ! je consentirais à ne plus vous voir !

ÈVE.

Mon ami !

MAURICE.

Je consentirais à vivre loin de votre cœur si aimant, loin de votre adorable regard ! Ève, ma peine serait trop dévorante, le chagrin me tuerait.

ÈVE.

Ami, je n'aurais pu croire qu'aimer fît tant de bien et tant de mal. Ce mal, je l'éprouvais il y a une heure encore ; maintenant je ne le sens plus.

MAURICE.

D'où vient ?...

ÈVE.

Quelque chose de triste et de vague m'annonçait un malheur ; je devinai le départ de votre famille et je pleurai amèrement.

MAURICE.

Ève !

ÈVE.

Mon père m'a surprise en larmes. Il me questionne, il me presse, il se désole de mon peu de confiance...

MAURICE.

Vous avez eu garde de parler, n'est-ce pas ?

ÈVE.

Oh non !

MAURICE.

Vous avez...

ÈVE.

J'ai dit notre affection si chère, mes appréhensions, notre douleur alors. « N'est-ce que cela ? » s'est-il écrié, les yeux humides ; et il est sorti sans prononcer un autre mot. Cette sortie, ce silence m'ont rendu toute ma joie. Ah ! je le sens, Maurice, mon père est allé vers le vôtre.

MAURICE.

Une entrevue ! les suites en seront déplorables... Pauvre enfant, un mariage est impossible entre nous !

ÈVE.

Impossible !

MAURICE.

Pour la désolation de ma vie.

ÈVE.

Impossible ! vous m'effrayez ! qui peut empêcher nos deux familles de me donner à vous ?

MAURICE, faisant un suprême effort.

Je suis juif.

ÈVE.

Et puis ?

MAURICE.

Et puis, je vous l'ai dit, je suis juif.

ÈVE.

J'avais entendu, mais l'obstacle ?... l'obstacle ?

MAURICE, avec attendrissement.

Ève ! Oh ! ma chère Ève ! (A Abraham qui entre vivement par le fond.) Qu'est-ce, Ibrahim ?

ABRAHAM.

Voici ces messieurs ! Je veillais pour qu'on ne vous vît pas ensemble...

MAURICE.

Comme hier, merci.

ABRAHAM.

Allons, monsieur Maurice. (A part.) C'est mal à moi de les aider... Mais je ne les encourage pas puisque je les sépare.

MAURICE, bas, avec émotion.

Ève, à vous pour toujours.

ÈVE, de même.

Ami, bon espoir !

ABRAHAM, à part.

Si Maurice apprenait...!

(Maurice et Abraham sortent à gauche. Ève sort à droite. —  
Macabert et de Blonay entrent par le fond.)

## SCÈNE V.

MACABERT, DE BLONAY.

MACABERT, à part.

Je n'oserai jamais le lui dire.

DE BLONAY.

Mais enfin en voyant ces deux beaux enfants, vous n'avez pas été sans penser qu'un mariage entre eux était possible ?

MACABERT.

Moi ? le premier vous m'en donnez l'idée.

DE BLONAY.

D'honneur ? sur votre foi de chrétien ?

MACABERT, à part

Quel supplice ! (Haut.) Si je vous disais que nous autres nous croyons différemment que les chrétiens... ordinaires, vous ne trouveriez pas ce mariage si bien assorti et notre connaissance si agréable à cultiver. (A part). Mon Dieu ! faites donc qu'il comprenne !



DE BLONAY.

Mon cher voisin...

MACABERT, de même.

Il me met à la torture !

DE BLONAY.

Mon cher voisin, il peut y avoir entre nous divergence d'opinion sur bien des points, mais non sur l'extrême harmonie de ce mariage auquel je sacrifierais d'avance, si j'étais assez malheureux pour les avoir, tous les ridicules travers de la croyance vulgaire.

MACABERT.

Et si par exemple vous appreniez que nous sommes...

DE BLONAY.

Quoi ?

MACABERT.

Des... vous savez...

DE BLONAY.

Parlez donc !

MACABERT, s'essuyant le front.

Du nombre de ces fidèles qui attendent encore...  
la venue du divin Rédempteur..

DE BLONAY, riant.

Et le rétablissement de Sion ?

MACABERT.

Précisément.

DE BLONAY.

Vous ?

MACABERT.

Oui.

DE BLONAY.

Des juifs ?

MACABERT.

Et pourquoi pas ?

DE BLONAY.

Il est des infirmités qu'on cache; je comprends  
cela, pauvre homme !

MACABERT.

Infirmités ! pauvre homme ! De la pitié, quand par conviction j'ai gardé la foi de mes pères !...

DE BLONAY.

Dont vous vous défendez comme d'une honte.

MACABERT.

Que j'enferme en moi pour ne pas la voir souillée au contact de la stupide ignorance.

DE BLONAY.

Et vous avez si bien conscience de votre propre valeur que vous dissimulez jusqu'à vos croyances, jusqu'à vos noms ! Allons, maître Machabée, soyez juif tout à l'aise. Vos principes vous permettent-ils d'accepter pour bru une fille sans dot ?

MACABERT.

Triste moyen, Monsieur, que celui-là pour me faire rejeter une proposition que vous regrettez. Monsieur, votre fille a une dot et cela m'importe peu, mais son père n'ose pas me dire en face qu'il ne veut pas d'un juif pour son mari.

DE BLONAY.

Eh bien, oui ! je ne veux pas d'un juif dans ma famille, car, tous tant que vous êtes, vous ne savez pas vous faire aimer. La société vous tolère, mais elle ne vous admet pas. Instinctivement elle vous déteste parce que vous absorbez dans l'ombre ce qu'elle produit de meilleur jusqu'au jour où, forts de vos épargnes, vous éclatez en insolence...

Voyez-vous mademoiselle de Blonay la femme d'un Machabée !

MACABERT, lui saisissant le bras.

Je ne sais ce qui me retient de vous briser la tête.

DE BLONAY.

L'ami ! bas les mains ! elles sentent l'usure :

(Macabert se jette sur sa canne. — M<sup>me</sup> Macabert paraît à gauche.)

M<sup>me</sup> MACABERT.

Ce bruit... ciel !

(Elle se place entre Macabert et de Blonay.)

MACABERT, à de Blonay.

Sortez... sortez ! je ne me connais plus !

DE BLONAY.

On te connaît partout, fils d'Israël !

M<sup>me</sup> MACABERT, à de Blonay.

Monsieur, partez, je crains un malheur.

DE BLONAY.

Un malheur ! allons donc, Madame, le juif calcule trop.

(Il sort à droite.)

SCÈNE VI.

MACABERT, M<sup>me</sup> MACABERT.

MACABERT, à de Blonay parti.

Parce que je crois en Dieu d'une manière et toi d'une autre, type d'imbécillité, je suis un pauvre homme qu'on peut impunément injurier ! Parce que nos ancêtres bannis, auxquels on ôtait tout moyen de gagner leur pain, faisaient pour vivre commerce de leurs épargnes, je suis un usurier, moi ! moi... ! Le juif doit donc se montrer dix fois honnête pour sembler l'être un peu ?

M<sup>me</sup> MACABERT.

Vous voilà bien avec vos colères folles.

MACABERT.

Il m'a insulté, et ma colère est une preuve...

M<sup>me</sup> MACABERT.

De faiblesse. Ose te nommer et te montrer fièrement ce que tu es, et tu verras.

MACABERT.

Faiblesse ! Ah ! par exemple, moi, faible ! Savez-vous que je suis homme à l'aller souffleter chez lui !

M<sup>me</sup> MACABERT.

Beau mérite !

MACABERT.

Savez-vous que dès tout à l'heure je ferai un esclandre dans le salon des bains et déclarerai à tous que je me moque de leur manière d'être à mon égard ; que je suis fier d'être juif et suis leur égal en tous points ! (Retroussant vivement la manche de son habit.) Est-ce que la chair de mon bras est autre que la

chair d'un bras chrétien ? Et si la noblesse de l'un lui vient de monsieur de Montmorency, est-ce que la mienne ne remonte pas à Moïse?... à monsieur de Moïse ?

M<sup>me</sup> MACABERT.

Bien ! on rira de toi. Pauvre ami, ton exagération est aussi de la faiblesse.

MACABERT.

Encore ! Morbleu, Madame, mettez de la barbe au menton et que cela finisse !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAURICE, par la gauche.

MACABERT.

Maurice, ta grande figure défaite arrive mal à propos. Ne me cause pas de chagrin, je suis de fort mauvaise humeur et je ne supporterai point de toi la moindre contrariété.

MAURICE, avec douceur.

Mon père, m'aimez-vous ?

MACABERT, s'attendrissant,

Si je t'aime!... Si moi je t'aime ! Mes yeux s'em-  
plissent de larmes à la pensée que tu souffres non  
par ma faute, mais par suite d'événements contre  
lesquels je ne puis rien. (S'attendrissant tout à fait.) N'est-ce  
pas, mon ami, je ne peux pas faire que je ne sois  
pas Israélite ?

M<sup>me</sup> MACABERT.

Évidemment.

MACABERT.

Si j'étais catholique, ton mariage avec Eve me  
rendrait le plus heureux des hommes.

MAURICE.

Ah ! je le sais.

MACABERT.

Aurais-tu besoin de me supplier ? J'irais au-devant  
de tes désirs.

MAURICE.

Vous êtes si bon, mon père.



MACABERT.

Je vous marierais, de par Dieu ! au grand soleil, avec un orgueil...!

MAURICE.

D'autant plus légitime que...

MACABERT.

Ah ! ne m'en parle pas.

M<sup>me</sup> MACABERT, à part.

Soyez sur vos gardes, monsieur Macabert !

MAURICE.

N'est-ce pas, mon père, elle est digne de l'affection la plus sincère?...

MACABERT.

Oui !

MAURICE.

De l'attachement le plus passionné?

MACABERT.

Hélas !

MAURICE.

Oh ! qu'il est cruel d'aimer, et de se séparer pour toujours d'une personne adorée !

MACABERT.

Certainement.

MAURICE.

Mais devant Dieu est-ce un crime d'aimer honnêtement ?

MACABERT, avec circonspection.

Non, mon ami, puisque la faculté d'aimer nous vient de lui.

MAURICE.

Et tous les êtres sont égaux à ses yeux ?

MACABERT, de même.

Entièrement.

MAURICE, avec feu.

Alors l'homme est absurde, l'homme est stupide, l'homme est à vingt degrés plus bas que la bête !...

M<sup>me</sup> MACABERT.

Maurice!

MAURICE.

Il a créé des distinctions, je l'exècre. Mon père, je prends acte de vos paroles, elles sont pour moi une révélation.

MACABERT, troublé.

Ah ça ! mais, Noémi, que veut-il dire ?

M<sup>me</sup> MACABERT.

Qu'il épousera Ève pour n'être pas en contradiction avec vous.

MACABERT.

Malédiction ! vous aussi contre moi... Je n'ai donc que des ennemis ? Ah ! monsieur de Blonay, vous la cause directe de mes chagrins, je ne vous ménagerai point, parole de Machabée !

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÈVE, par la droite.

MAURICE.

Ève !

M<sup>me</sup> MACABERT.

Maurice, contenez-vous.

ÈVE.

Ah ! Madame, si vous saviez comme je souffre !

M<sup>me</sup> MACABERT, à Ève.

Courage, enfant !

ÈVE, à Macabert, qui, d'un air sombre, s'est croisé les bras.

Monsieur, un mot de vous peut sécher mes pleurs ; un mot calmera ma bien douloureuse inquiétude. J'ai appris par mon père dans quelle triste position votre entretien a jeté nos familles. Mon émotion a été si foudroyante, qu'il a cru me voir mourir dans ses bras.

MAURICE.

Dieu !

M<sup>me</sup> MACABERT, le contenant.

Maurice !

ÈVE.

Il a compris alors dans sa tendresse pour moi, que le bonheur de son enfant excusait bien...

MACABERT.

Une mésalliance...

ÈVE.

Oh ! Monsieur ! Sa démarche, toute de conciliation, prouvera...

MACABERT.

Il viendrait ?

ÈVE.

Il va venir. — Dites-moi, Monsieur, dites-moi que vous le recevrez bien, et...

MACABERT.

Mais il m'a outragé, votre père !

ÈVE.

Ah, Monsieur ! Savez-vous s'il l'a fait exprès.

MAURICE.

En effet, il n'est pas possible...

MACABERT.

Maurice, il m'a outragé.

MAURICE.

Lui, si convenable !

M<sup>me</sup> MACABERT.

Il est vrai que...

MACABERT.

Mais enfin, vous étiez là, Madame, quand il m'a si grossièrement out...

M<sup>me</sup> MACABERT.

Hé ! ce serait, qu'il n'en faudrait pas moins le recevoir s'il demande à s'expliquer.

MACABERT.

Adorable, adorable ! En vingt années de ménage, j'ai toujours eu raison comme cela.

ÈVE.

Madame, Madame, le voici. Qu'il ne me voie pas ici !

(M<sup>me</sup> Macabert fait entrer Ève à gauche. — De Blonay paraît à droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES sans ÈVE, DE BLONAY.

MACABERT, à part.

Du calme, Macabert, on t'observe.

DE BLONAY, avec ménagement.

Cher Monsieur...

MACABERT, avec explosion.

M'avez-vous assez bafoué ? M'avez-vous assez jeté à la face...

MAURICE.

Mon père !

MACABERT.

Tais-toi ! Parce que ton bonheur est en jeu, s'ensuit-il que pour mon honneur je n'aie rien à démêler avec monsieur de Blonay ?

M<sup>me</sup> MACABERT, à Macabert.

Mon ami...

MACABERT.

Hé ! Madame, voilà-t-il pas une affaire où vous ayez à placer votre mot ?

DE BLONAY.

Le cœur de nos enfants...

MACABERT.

Monsieur de Blonay, que pensez-vous des juifs ?



DE BLONAY, embarrassé.

Ce qu'en pensent... ce qu'en pensent les gens raisonnables.

MACABERT.

C'est-à-dire?

DE BLONAY.

Intelligence parfaite des affaires, puissante initiative, persévérance dans l'entreprise commencée...

MACABERT, souriant.

N'est-ce pas?

DE BLONAY.

Grande force d'âme dans l'adversité et confiance quand même en un avenir meilleur.

MACABERT.

Tout comme chez les catholiques. Mais contez-nous quelque chose de leur caractère et puis de leur cœur.

DE BLONAY.

Ce n'est pas l'instant, mon voisin; et nos enfants...

MACABERT.

Si fait, le moment est parfaitement choisi.

DE BLONAY.

Allons, puisque vous le voulez... Aux Israélites on donne un caractère droit, égal et très-indépendant.

MACABERT, souriant.

N'est-ce pas?

DE BLONAY.

Leur cœur est dévoué. (A part.) Je suis au supplice!  
(Haut.) Leur cœur est humain. L'Hébreu a l'horreur du sang versé et possède un inépuisable trésor de charité pour les siens... et pour tout le monde.

MACABERT.

Absolument comme chez les catholiques; c'est prodigieux!

DE BLONAY.

Si je vous parle du cœur de nos enfants...

MACABERT, souriant.

Et si je vous questionnais enfin sur...

DE BLONAY.

Je préférerais franchement...

MACABERT.

Sur notre honnêteté!... Vous savez!

DE BLONAY.

Mon Dieu, voisin, il n'y a pas deux méthodes d'être honnête.

MACABERT.

N'est-ce pas?

DE BLONAY, se troublant.

On ne peut pas être ou très-honnête ou à peu près honnête... on est honnête....

MACABERT.

Ou on ne l'est pas. N'est-il pas vrai?

DE BLONAY.

Certes! et dans toutes les religions il ya des fripons.

MACABERT, avec éclat.

Et les usuriers, sire de Blonay, et ces coquins d'usuriers, hein! qu'en dites-vous? Et ces idiots qui s'obstinent à attendre le Messie!!

DE BLONAY.

Qu'importe tout ce fatras d'idées, si le bonheur de nos enfants...

MACABERT.

Morbleu! le bonheur de nos enfants, l'union de nos familles! Ils s'aiment, oui, mais nous estimons-nous? Et, serait-ce, me tranquilliserez-vous sur le sort de ces mariages mixtes où deux malheureux se démènent entre la dégradante indifférence et l'apostasie?

DE BLONAY.

Ainsi, vous refusez...

MACABERT.

Vous n'avez donc pas compris?

DE BLONAY.

Mais voyez Maurice, voyez les ravages que...

MACABERT.

Ne pouvait-il aimer une juive?

DE BLONAY.

Ah ! que voilà bien l'élan de cœur d'un père adoptif !

MAURICE, serrant les mains de de Blonay dans les siennes.

Bien ! bien ! l'étonnement glaçait les mots dans ma gorge, mais l'indignation... Plutôt mourir que renoncer à mon Ève !

M<sup>me</sup> MACABERT, à Maurice.

Malheureux ! (Elle se place devant Macabert, qui s'approche, l'œil en feu. — Ève entre rapidement par la gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÈVE.

ÈVE, effarée.

C'est affreux, horrible, il a perdu la raison...

MACABERT.

Qui donc?

DE BLONAY.

Mais parle!

ÈVE.

Venez, venez... Il se frappe le front de ses poings,  
il hurle de désespoir...

M<sup>me</sup> MACABERT.

Mais qui, mon enfant?

ÈVE.

Le vieux domestique!

MACABERT.

Abraham !

ÈVE.

Ah ! Monsieur, que ses paroles sont extravagantes !  
« Maurice, pauvre Maurice, s'écrie-t-il, c'est ma foi  
qui te tue... Un mot, un seul mot... Dieu d'Israël,  
donne-moi la force... je paierai pour Maurice ! »

MACABERT, à Maurice qui sonne vivement.

Que fais-tu ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ABRAHAM.

(Il entre par le fond, le visage défait.)

MAURICE, à Abraham.

Nous t'avons entendu. Au nom du ciel ! parle,  
dis tout.

MACABERT.

Oui, mon vieil ami, je t'en prie.

ABRAHAM, tordant ses mains.

Eh bien!... eh bien!... Vous allez me maudire...  
monsieur Maurice..... n'est pas juif. (Mouvement.)

DE BLONAY.

Lui ?

ABRAHAM.

Il n'est pas le fils d'un juif; non, il ne me fut pas confié, mais Dieu me le fit trouver un beau soir d'automne abandonné dans un champ sous une gerbe de blé. Je voulais qu'il fût adopté avec amour, je mentis.

MAURICE, le serrant dans ses bras.

Mon sauveur, mon ami! (A part.) Ce changement si brusque me fait peur.

MACABERT, embrassant Abraham avec chaleur.

Merci, pieux menteur, tu me permets de devenir bon père tout en restant bon juif. (A de Blonay.)  
Monsieur de Blonay, mettons bas les armes; nos principes n'en souffriront pas.



DE BLONAY.

Vos principes? j'appelle cela des préjugés!

MACABERT.

Nommez plutôt préjugés les vues étroites de la province à l'endroit des Israélites.

DE BLONAY.

Alors, laissons au temps le soin de décider...

MACABERT.

Monsieur, Paris décide tous les jours.

MAURICE.

Mon père...

MACABERT.

Maurice, des circonstances exceptionnelles te font maître de toi...

MAURICE.

Mon père, je vous ai offensé; la douceur de votre voix augmente ma confusion.

MACABERT.

Lorsque je croyais commander à un fils, tu t'es révolté, mais je ne puis t'en vouloir, Maurice.

MAURICE.

Ah! mes regrets...

MACABERT.

Plus d'entraves à la réalisation de tes projets, tu es libre.

MAURICE.

Libre! dites sans famille...

MACABERT.

Ne sommes-nous plus là?

MAURICE.

Sans religion!

M<sup>me</sup> MACABERT.

Et celle du cœur?

MAURICE.

Qui peut encore me recevoir, m'avouer?...

DE BLONAY.

Nous tous, mon ami.

MAURICE.

Oh! non, Monsieur, ma position étrange me fait un devoir de renoncer...

DE BLONAY.

Votre main, enfant....

(Il la met dans celle d'Ève.)

M<sup>me</sup> MACABERT, à Ève.

Ève, vous m'aimerez?

ÈVE.

Si je vous aimerai..! Je n'ai pas connu ma mère..

DE BLONAY, absorbé, à part.

Ce mariage se fera; il le faut. — Mais le monde

que pensera-t-il de la fille des de Blonay, la femme d'un enfant trouvé?... (Désignant Abraham, qui l'observe.) Ah!... ah! que n'est-il plutôt le fils de ce pauvre juif!

ABRAHAM, à part.

Dieu seul lit dans le fond des cœurs.

FIN DU PRÉJUGÉ.